

Papoche

STÉPHANE CADÉ

Papoché

ROMAN

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
ISBN : 978-2-9583308-2-8

© Stéphane Cadé
Illustration couverture : © Nicolas Fauxbaton

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Merci à mes premiers lecteurs, leurs encouragements ont été très précieux : Jean-Pierre Liénard, Florence Le Corre, Cécile Sarafis, Nour Richard-Guerroudj, Sylvain Moser, Nicolas Charmel, Marthe Pilven.

Un merci tout spécial à Anne Brugière pour ses relectures critiques et fécondes. Merci pour les mêmes raisons à Annie Pauleau et Thibaud Defever.

Merci à Stéphane Détrez, qui m'a convaincu de ne pas tuer mes personnages au bas de la première page.

Merci à Marin et Emmanuel Tronquart, à qui j'ai volé un mot.

Merci à Nicolas Fauxbaton de m'avoir prêté son talent pour la couverture.

Merci à Liv, Simon, Line.

Le personnage de Papoche s'inspire d'Aimé Perbost, sourcier radiesthésiste ardéchois. Pensées pour lui.

Et merci à son fils Arsène, qui voulut bien me livrer quelques-uns des secrets paternels.

La maison qui brûle

Zaza a quatre ans. C'est elle qui tient la canne en bambou. Lorsque le flotteur décoloré plonge sous la surface, elle arrête de respirer.

Papoche reprend la canne et Zaza guette le poisson qui va sortir de l'eau. Le voilà qui gigote ! Zaza bat des mains et Papoche lui sourit. Il a le visage tanné par le soleil et par les ans.

Puis la fillette se rappelle qu'il faudra le manger au dîner, le poisson. Elle fait la grimace. Ils ont un goût de rivière.

Le monstre s'égosille au bout de la ligne, minuscule Moby Dick multicolore. Sa joue est déchirée par un énorme crochet. Zaza en a froid dans le dos.

« C'est un calicoba ! », dit Papoche, en arrachant l'hameçon sans ménagement. Puis, il assomme ce qu'il reste de la tête du poisson avec le manche de son vieil Opinel. Le bon Papoche fait une longue incision dans le ventre frémissant pour en retirer des trucs dégoûtants. Des trucs faits pour rester cachés sous les écailles d'argent, certainement pas pour apparaître dans les pages blanches d'un livre. Mais c'est à ce moment précis que Zaza a son premier flash.

Alors que son grand-père s'apprête à lancer le petit paquet mou et sale dans le ru provençal, elle arrête son bras.

« Ze peux regarder, Papoche ?

— Hein ? Si tu veux, mais c'est vilain, tu sais Zazette ?

— Ze sais. Mais ze voudrais zérifier quelque soze. La fillette plonge son regard dans la paume ouverte. Oh oh !

— Hein ? Quoi, oh oh ?

— La maison qui brûle.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis Zazette ?

— La maison qui brûle.

— Quoi, la maison qui brûle ? Notre maison ?

— Oui Papoche. »

Papoche s'est levé d'un bond, très pâle.

« Viens Zazette, on rentre à la maison tout de suite.

— Mais... Et le quipe-nique ? Z'ai faim, moi !

— Viens, je te dis. Prends tes affaires, dépêche-toi. »

Sa voix tremble. Déjà, il court vers la voiture.

Une minute plus tard, la dernière R16 encore en circulation dans le département fait un demi-tour rapide sur le terrain en terre et met les gaz vers la maison. Zazette est assise à l'arrière, avec le calicoba. Dans sa famille, on ne plaisante pas avec ces choses-là. Quand une gamine de quatre ans ouvre des yeux ronds et se met à parler comme un oracle, on l'écoute religieusement.

Une fois sortis de la forêt, Papoche et Zaza la voient à l'horizon, l'épaisse fumée noire. La colonne part du village et monte jusqu'au ciel.

« Non, gémit Papoche, non. Pas ça. Pas la maison. C'est pas possible. Et Nini. Et Foutou. Faites qu'ils soient sains et saufs. »

Nini c'est sa fille, la maman de Zaza.

Foutou, c'est leur chien, un épagneul croisé avec une chauve-souris. C'est Papoche qui l'a dit.

À l'arrière, Zaza mange son sandwich. Elle a déjà vu toute la scène, dans sa tête, en une fraction de seconde. Le camion rouge des pompiers, devant la maison. Le tuyau d'incendie, avec le jet d'eau qui rentre par la fenêtre du premier étage. Les voisins marchant les bras au ciel, en long et en large dans la rue, épouvantés par la catastrophe qui frappe sa famille. Elle a vu les copains et les copines, figés sur leurs vélos ou leurs trottinettes, fascinés par le spectacle, montrant du doigt la citerne scintillante et les hommes qui s'escriment contre le feu. Elle a vu sa maman et Foutou, serrés l'un contre l'autre, sur le trottoir en face de la maison.

La main sur sa bouche, la poitrine secouée de sanglots, Nini pleure en silence, tandis que de larges pans de toits s'effondrent. C'est la maison où elle a grandi qui part en fumée. Et tous ses souvenirs avec. Les posters de Georges Michael, Jim Morrison et Robert Smith, qui ornent encore les murs de sa chambre. Ses dessins, qu'elle conserve depuis toute petite. Sa guitare, qu'elle aime tant. Les photos de sa mère, dans

leur cadre en bois. La chambre de Zazette, si mignonne avec son lit recouvert de peluches et ses flamants roses sur le papier peint. Tout ça s'envole dans un panache de fumée noire.

Les flammes se sont rejointes, maintenant, formant un gigantesque brasier. Foufou pousse des aboiements plaintifs.

De la jolie maison patiemment restaurée par Papoche, il ne reste rien ou presque. Un amas de gravats, de tuiles et de poutres entre quatre murs calcinés. Quelques poupées de Zaza, moitié carbonisées, ont été retrouvées. L'odeur de brûlé qui s'en dégage est telle, que la petite fille va les jeter elle-même dans le grand container posé devant le portail. Les pompiers ont fait ce qu'ils ont pu, mais c'était trop tard. Le feu a presque tout dévoré. On n'a jamais eu de certitude quant à l'origine de l'incendie. Probablement un court-circuit. L'expert de l'assurance est passé. Il a examiné le tableau électrique, malheureusement intact. Il y a vu de graves défauts de conformité.

« Il y a des normes à respecter, cher monsieur. On ne fait pas ce qu'on veut chez soi. »

Pauvre Papoche. Il en sera pour ses frais.

Le don

Depuis ce jour maudit, c'est officiel, Zaza lit dans les entrailles des poissons. Mais aussi dans celles des oiseaux, des cochons, des volailles, etc. En examinant le foie, les poumons, la vésicule biliaire, la fillette voit des choses, elle peut prédire les événements à venir. Cette faculté porte un nom : l'haruspicine.

« Bon, la petite est haruspice et après ? »

Papoché en a déjà vu, des prodiges. Dans la famille, il y a un terrain. Aussi loin qu'on remonte dans la généalogie, la présence de dons est attestée. Lui-même est sourcier, réputé dans la région. On dit qu'il sait l'emplacement de toutes les sources sur la Terre. Il doit juste faire l'effort de s'en rappeler. Et ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air.

Comment ça marche ? Marcel - c'est son vrai nom, Papoché est un surnom inventé par Zazette, un jour qu'il fouillait dans ses poches bourrées de trésors - serait bien incapable de l'expliquer. Mais ça marche, il a retrouvé des dizaines de sources perdues. Il a même retrouvé des sources qui n'avaient jamais été perdues. Car personne ne les avait jamais trouvées. Personne avant lui. Eh bien elles étaient quand même dans la mémoire collective, comme il dit, Papoché. C'est là-dedans qu'il va les chercher. Une bénédiction pour

les propriétaires, qui voient la valeur de leur terrain décupler, grâce à lui. Avec de l'eau, on peut cultiver les terres et ça change tout, au pays du soleil.

Oh, n'allez pas croire que son rayon d'action se réduise à la Provence. Marcel a trouvé des sources aux quatre coins du monde, sans quitter son fauteuil. Il lui suffit de promener son pendule au-dessus d'une carte topographique. Rapidement, l'instrument commence à se mouvoir, selon des lois qui échappent à la physique enseignée à l'école. Sous vos yeux qui s'embuent, Papoche vous donne tranquillement l'emplacement de la source, sa profondeur et son débit.

L'haruspicine de Zazette est un beau don, songe-t-il, mais il a mal vieilli. Aujourd'hui, on achète du steak sous cellophane, en rayon de supermarché. Circulez, y'a rien à voir ! À moins d'aller exprès chez le tripièr, Zazette n'aura pas beaucoup l'occasion d'exercer ses talents. Jadis, bien sûr, c'était autre chose. Tout le monde savait jouer du couteau, débarrasser un lièvre ou un mouton de ses effets personnels, lui déboutonner le ventre et disposer le contenu sur la table. On étripait la basse-cour sur le billot de la cuisine. Et on n'avait plus qu'à attendre que l'haruspice de la famille veuille bien pousser son petit oracle. En fonction de ce qu'il voyait, on décidait ou non de faire les semailles, de moissonner, de vendanger... Mais tout ça, c'est terminé. Pour la météo, à présent, on a La Provence et Radio Ventoux.

Le mas délabré

Dans le village voisin de celui de Papoche et Zaza, de l'autre côté de la colline, il est un chemin de terre si long, que la civilisation n'est jamais arrivée jusqu'au bout. Un antique mas de famille se dresse là, au milieu des débris de voitures, de mobylettes, des vélos rouillés. Au fil du temps, le jardin est devenu un véritable bric-à-brac, entre la casse auto et la décharge publique. Les gens qui vivent ici semblent faire peu de cas de l'ordre et de la propreté.

Un petit garçon joue au milieu de cette misère. Il devrait être à l'école. Mais personne n'a pensé à l'inscrire. Et personne n'a remarqué son absence sur les bancs du cours préparatoire. À peine si l'on sait qu'il existe. C'est Matteo. Il jette des épluchures aux poules, dans la cour. Sa chienne Pêche l'accompagne, saute autour de lui en aboyant joyeusement. Elle, c'est un Berger australien, au pelage rouge merle, aux yeux vairons. Ils sont si beaux, tous les deux, qu'on s'y reprend à deux fois pour vérifier qu'on n'a pas rêvé. Que viennent-ils faire dans ce taudis ? D'autres chiens, galeux et laids croupissent entre les épaves des voitures. Méchants comme des teignes, ces mâtiens-là ne se réveillent que pour se disputer une charogne ou pour aboyer au passage du facteur, fort rare heureusement.

Dans les étables, derrière la maison, quelques brebis font tinter leur cloche. Matteo, le petit garçon, s'occupe d'elles. L'oncle Bastiao lui a appris tout ce qu'il savait. Le garçonnet les emmène tout seul pâturer un peu plus haut, dans les collines, en vrai petit berger. Flanqué de son chien, il mène son troupeau comme un chef. Il n'a besoin, ni d'élever la voix, ni de brutaliser les bêtes. Son bâton à la main, il marche d'un bon pas en tête du cortège. Pêche ferme la marche.

Matteo habite avec ses deux oncles et sa Mai-grand. Leurs ancêtres faisaient la *routo*. Quand la transhumance s'est arrêtée, la lignée a pourri sur pied. On a de la peine à imaginer que ce petit garçon, beau comme les collines, puisse avoir un quelconque lien de parenté avec ces dégénérés. C'est le mot qui vient à l'esprit quand on les observe, ceux-là. Le plus jeune des oncles parle à peine, quelques monosyllabes. Bastiao, qu'il s'appelle. Il n'est pas très grand, râblé, très fort. Un hercule qui peut renverser un baril plein d'eau croupie, à lui tout seul. Ou bien tirer une épave de voiture, sur plusieurs mètres. Il aime couper du bois à la hache. Jeter des palettes au feu. La lumière n'est jamais entrée dans sa pauvre cervelle. Il n'est pas méchant. Retardé. Il n'est qu'un pantin entre les mains de son frère aîné, Giavo.

Giavo ? Celui-là, c'est une autre histoire. Il fumaille une cigarette, assis sur une carcasse rouillée. Après quelques tentatives infructueuses, il a enfin réussi à entrer en relation avec un réseau mafieux qui sévit plus au sud. Trafic de drogue, d'influence,

chantage, promotion immobilière. Un panel d'activités variées et complémentaires. Giavo se verrait bien faire carrière avec ces gens-là.

Pour les amadouer, il leur apporte un terrain. Un superbe terrain à viabiliser, sur les hauteurs d'Aix. Une rareté oubliée des promoteurs, véritable havre de paix offrant une vue panoramique sur la Montagne Sainte-Victoire. L'endroit est idéal pour élever une, peut-être deux luxueuses villas, avec piscine et parc paysager. Ces emplacements-là sont devenus introuvables.

Giavo est parvenu à convaincre le vieux propriétaire de vendre. Depuis quelque temps, le bonhomme voit sa santé décliner et craint de n'en avoir plus pour longtemps. N'ayant personne à qui léguer son exploitation et ses terres, il accepte d'entamer des pourparlers avec Giavo.

En plus de ses champs d'oliviers, l'oléiculteur possède cette garrigue, dont il n'a jamais rien fait. C'est trop sec, là-haut, qu'il dit. Et chaque été qui passe aggrave la situation. Dans sa tête de gros paysan, cette partie-là ne vaut rien. Il n'a jamais pu y faire pousser autre chose que des cailloux.

S'il est en effet sans valeur pour un exploitant agricole, cet hectare aride vaudra une fortune, une fois transformé en terrain à bâtir.

L'affaire est conclue d'une poignée de main.

Giavo n'est qu'intermédiaire dans cette histoire. Ce terrain, c'est son ticket d'entrée dans le grand banditisme. Les fonds nécessaires sont débloqués et les caïds n'attendent plus que son feu vert pour venir

signer. Ils lui font savoir qu'ils sont satisfaits de son travail. Le jeune homme se voit déjà riche et puissant.

Voilà que le propriétaire, écoutant les conseils de son nouveau notaire, un homme prudent, décide de faire venir un sourcier. Il a entendu des on-dit. Il se pourrait que ce ne soit pas aussi sec qu'on le croit. D'autres, dans le coin, ont eu de bonnes surprises, récemment.

« C'est le meilleur ! Marcel. Il habite dans le nord, au pied du Mont Ventoux.

— Vous croyez que ça vaut la peine ? C'est tout sec, là-haut, je le sais bien, boudiou !

— Écoutez-moi, j'ai déjà travaillé avec ce monsieur Marcel. S'il y a de l'eau, il la trouvera. Ça vous coûtera quelques billets mais, au moins, vous en aurez le cœur net. »

Le notaire a raison. Vu l'enjeu, les prix pratiqués par Papoche sont dérisoires. Par acquis de conscience, le vieux propriétaire se plie aux conseils avisés de son juriste.

Giavo joue de malchance.

L'haruspicine

L'haruspicine est l'art divinatoire de lire dans les entrailles d'un animal, pour en tirer des présages. Cette discipline, que d'aucuns appelèrent science, fit ses preuves quotidiennement pendant des milliers d'années !

De l'antique Mésopotamie, jusque chez les Phéniciens, puis chez les Grecs, on ne jure que par elle. Les Étrusques poussent la technique jusqu'à la perfection et obtiennent des présages d'une précision millimétrée. Rome la tient en haute estime, tout le temps que dure son empire. Avant toute décision importante, son Sénat ne consulte-t-il pas le collègue des haruspices ?

À l'époque, personne n'ose mettre en doute l'honnêteté des prédicateurs et l'efficacité de leurs procédés magiques. De rares impies s'y risquent tout de même, chaque époque a ses renégats ! Caton, le plus célèbre d'entre eux, a laissé cette splendide et cruelle épigramme : *« deux haruspices ne peuvent se regarder sans rire »*.

Qu'il y ait eu des charlatans, parmi ces augures, c'est fort probable. Faut-il pour autant jeter l'opprobre sur toute la profession ? N'en est-il pas de même chez les garagistes ? Les marchands de smartphones ? Et que dire des politiciens ? Des serruriers ?

Demandez plutôt à Papoche s'il y croit, à l'haruspicine :

« Si j'y crois ? Vous voulez rire ? Et ma maison ? Vous l'avez vue, ma maison ? La petite a vu l'incendie, dans le foie d'un calicoba. À dix kilomètres d'ici. Un foie pas plus gros que mon ongle. *Té*, si j'y crois ? Ils sont fadas, ces Parisiens ! »

Voilà ce qu'il vous répondrait, Papoche, d'où que vous veniez. Caton peut bien faire des épigrammes !

Bref, n'en déplaie aux sceptiques de toutes les époques, qui ont cette manie si commune de considérer leurs ancêtres comme des imbéciles, l'haruspicine était et reste une affaire sérieuse !

Désormais, quand il y a du poulet ou du lapin pour le déjeuner, on garde le cœur, les poumons, les tripes et tout l'attirail. Ça fait de la lecture pour *Zazette*. Évidemment, la petite n'a jamais étudié la cartographie du foie, ni ses similitudes évidentes avec l'univers. Elle n'a pas fréquenté une quelconque académie d'haruspices. Elle est autodidacte et sa perception est cent pour cent intuitive.

On s'amuse de ses petits oracles. Ils ont force de loi, chez Papoche. Si vous voyez Nini sortir en courant pour rentrer le linge, c'est que Zaza vient d'annoncer la pluie. Si Papoche est allé racheter des canisses, c'est pour y faire sécher ses *Perdrigone*. La récolte promet d'être exceptionnelle, a dit *Zazette*.

« Que nous prédis-tu aujourd'hui ? » demande Papoche.

Zaza baille et se frotte les yeux. Elle vient juste de se réveiller et s'apprête à avaler ses tartines de confitures. Sur la table du petit déjeuner, posés sur une assiette, un foie et un cœur sanguinolents attendent son examen. Papoche vient de farcir une volaille.

« Alors, que dit notre haruspice, ce matin ?

— Je vois un gâteau au chocolat, Papoche. Pour ce soir.

— Encore ? répond-il en soupirant. Bon, bon... Si c'est écrit. Je vais voir si j'ai ce qu'il faut. »

L'autre fois au bord de la rivière, il a vu tout de suite que c'était du sérieux. La mine de Zazette quand elle a prononcé « la maison qui brûle ». Son regard fixe, comme ça, perdu dans le lointain, absorbé par un spectacle visible d'elle seule. Le regard du voyant, du sorcier. Marcel n'est pas près d'oublier ça. Pas plus que le frisson glacé, dans son échine à lui. On n'est pas au bout de nos surprises, avec Zazette, songe-t-il. Un don ne vient généralement pas seul. Il est souvent associé à d'autres.

La source

Papoché gare sa R16, sur les hauteurs d'Aix-en-Provence, le long du terrain objet de toutes les convoitises. À ce stade, il sait déjà qu'il y a de l'eau. Il a fait un travail préalable, chez lui, avec son pendule et une carte topographique au 1/25000e. Il y a de l'eau sous cette garrigue craquelée, il est formel, parole de sourcier. Le propriétaire, ravi de la nouvelle, lui réserve un accueil chaleureux. Sans perdre une minute, Papoché marche droit vers le nord de la parcelle. Il a apporté ses baguettes de laiton, qu'il dispose parallèlement entre ses doigts. À mesure qu'il s'approche de la source, les baguettes se mettent à vibrer, se touchent, se croisent. Plus le phénomène est marqué, plus la source est importante. Papoché plante un grand piquet au point où il faut creuser.

« Il y a là un bel aquifère, dit-il, vous avez de la chance. Beaucoup d'eau. Assez profonde, mais avec les techniques modernes ce n'est plus un problème. »

L'oléiculteur boit du petit-lait. Il est ravi. Ça change tout ! Avec de l'eau, le terrain est exploitable et a beaucoup plus de valeur qu'il ne croyait ! Il donne la petite liasse de billets prévue à Papoché, plus un généreux bonus. On boit le jaunet et le sourcier repart tranquillement.

Le soir même, l'heureux propriétaire téléphone à Giavo, lui raconte toute l'affaire. Il ne vend plus. Il a besoin de parler avec son notaire, de réévaluer son terrain. Il n'est plus si sûr de vouloir une villa près de chez lui. Il cédera à un agriculteur de sa connaissance, avec tout le reste de la propriété. Et de toute façon, ce terrain vaut beaucoup plus que ce qu'il ne pensait. Merci quand même. *Adesias !*

Ce revirement soudain vient doucher les rêves d'ascension rapide de Giavo. Et il se retrouve en délicatesse avec ses nouveaux amis. Il leur a donné sa parole et a même touché une partie de sa commission. Il va falloir rendre l'argent. Si ce n'était que ça, encore. Mais ces gens-là n'aiment pas perdre leur temps. Un rendez-vous lui est fixé à l'endroit habituel, dans les collines.

Giavo arrive le premier. Il a préparé des explications. Une grosse voiture noire s'approche lentement, sur le chemin de terre. Ce sont eux. Un chef local et trois hommes de main armés. Giavo s'avance vers eux, puis salue le chef respectueusement. Il explique tout ce qui s'est passé, le notaire inconnu, le sourcier, le propriétaire qui change d'avis. Le vieux ne veut plus de villas près de chez lui. Il vendra, oui, mais à son voisin agriculteur.

Giavo est désolé. Il n'y est pour rien. Il va se rattraper. Il trouvera un autre terrain à viabiliser. Et il a rapporté l'argent. Le caïd l'écoute patiemment. Sans dire un mot, il prend l'enveloppe que lui tend Giavo, puis regagne sa voiture. Les trois molosses restent là.

Chacun d'entre eux fait le double de son poids. Le jeune homme se retourne et marche vers sa camionnette. Mais l'une des brutes l'interpelle et lui fait signe de s'approcher.

Giavo avale sa salive, il jette un coup d'œil à la ronde. Que peut-il faire ? Courir ? Ils ne se donneraient même pas la peine de le poursuivre. Mais ils le coinceraient demain, dans une semaine, dans un mois. Autant en finir tout de suite. Il prend une respiration profonde et s'avance. Entretemps, l'un des molosses a enfilé un poing américain et lui assène un coup violent sur la tempe. Ça fait un éclair dans la tête de Giavo, qui chancelle et s'écroule. Un gros acouphène résonne dans son oreille. Il saigne. Mais déjà les deux autres sont sur lui et le relèvent. Giavo se débat vainement. L'autre lui assène un autre crochet au visage, lui fracturant la mâchoire. Il en gardera à vie une difficulté pour mastiquer. Le boxeur termine sa petite démonstration par un coup de poing au foie, qui laisse Giavo par terre, suffoquant et paralysé de douleur.

Le lendemain, la maison de Papoche est réduite en cendres. Après s'être assuré rapidement qu'elle était vide, Giavo l'a copieusement arrosée d'essence. Une allumette a suffi pour que tout s'embrase. Du travail de pro. L'incendie s'est propagé rapidement à la charpente. Les rideaux, le mobilier, les planchers, tout a flambé comme de l'amadou. Au sous-sol, Papoche stockait des tas de produits chimiques, peintures,

vernissés, décapants, accumulés au fil des ans. Certains liquides très inflammables ont accéléré l'incendie.

Dans sa voiture un peu plus loin, Giavo regarde la maison du sourcier partir en fumée. Les pompiers ne tardent pas, mais c'est peine perdue. Il voit Nini arriver en courant, avec son chien. Assise devant la maison, elle pleure comme une madeleine. Aucun témoin, personne n'a rien vu. Papoche, à ce moment-là, est à la pêche avec sa petite-fille.

Nul n'a jamais imaginé qu'il puisse s'agir d'un acte criminel. Pas même Zaza.

La caravane

Depuis l'incendie de la maison, la petite famille vit dans la caravane au fond du jardin. Elle n'a pas souffert, fort heureusement. En temps normal, elle ne sert que pour les vacances. On l'accroche à la R16 et vogue la galère ! Dorénavant, on se serre dans l'habitacle exigü. Papoche et Nini dorment dans les lits superposés. Zaza sur la banquette transversale. Foufou dort dehors.

C'est Papoche qui l'a aménagée aussi, la caravane. Une Mancelle, rigide à simple essieu, un des premiers modèles. Il l'a trouvée d'occasion, une affaire. La salle de bain et les toilettes sont minuscules. La cuisine lilliputienne. Mais tout y est ! Papoche l'a raccordée à la maison. On a l'eau courante et l'électricité. Et puis on vit surtout dehors, sous l'auvent, avec les cigales. La table est dressée là, en permanence. Un réchaud branché à une bouteille de gaz fait office de cuisinière. Par bonheur, il fait toujours beau en Provence.

Vaille que vaille, la vie reprend son cours. Tout le monde est très occupé. Nini travaille à l'usine de fabrication de fruits confits, près d'Apt, capitale mondiale de la spécialité. Zaza poursuit ses études à l'école maternelle. Quand il ne fait pas le sourcier ni l'ouvrier sur un chantier, Papoche sue à grosses gouttes dans la maison. Il doit d'abord nettoyer, sortir les saletés, les

plastiques fondus, les bois calcinés, les tuiles cassées. Une fois qu'il aura tout évacué, alors seulement il pourra commencer à reconstruire, petit à petit. Ciments, poutres, enduits, parquets. Ça sera long. Un travail de titan. Il y laissera sa santé, c'est sûr. Mais c'est ainsi. C'était écrit, dans le ventre d'un poisson. Il ne sera pas dit qu'il aura laissé ses deux amours, Nini et Zazette, sans un toit au-dessus de leur tête. Parole de Papoche. Il la reconstruira plus belle, la maison. Plus solide. Pas besoin d'être haruspice, pour savoir ça.

À l'atelier des fruits confits, Nini travaille au tapis roulant. Cerises, abricots, clémentines, melons sortent du calibre et passent sous ses yeux vigilants. Les fruits disgracieux, ceux qui comportent un défaut esthétique sont mis de côté. Les autres, les beaux, partent pour le blanchissage, le confisage, le glaçage, le séchage. En fin de parcours, ils sont conditionnés dans de sublimes corbeilles multicolores, siglées *Saveurs de Provence*.

L'atelier est organisé selon la règle des trois-huit. Nini préfère quand elle est du matin. C'est dur de se lever à trois heures, mais le temps passe plus vite. L'horloge affiche déjà onze heures, qu'elle ne s'est rendue compte de rien. Quand la cloche sonne, Nini range sa blouse dans son casier, enlève ses chaussures de sécurité et la charlotte qui retient ses cheveux blonds. Elle retire son pantalon de travail et se glisse dans un jean moulant. La bisette aux copines et Nini monte dans sa petite voiture.

Lorsqu'elle arrive à la maison, c'est chaque fois le gros coup de barre. La fatigue la prend d'un coup. Elle s'allonge dans la caravane et fait la sieste.

Nini n'avait que deux ans lorsque sa maman est morte. Ni les fleurs du Mont Ventoux, ni les implorations de Papoche, ni l'eau claire des collines n'ont pu faire quoi que ce soit contre le monstre qui rongait Mailys de l'intérieur. Magnétiseurs, conjureurs, penseurs, personne n'a pu la sauver. Pas même les médecins avec leur chimiothérapie. Tous ont essayé, en vain.

En matière de don, Nini est l'exception familiale, la grande oubliée. Elle n'en a reçu aucun. La baguette de coudrier reste immobile, entre ses mains. Pas la moindre vibration, fût-elle au bord de l'océan Atlantique. Elle ne coupe pas les verrues, comme la maman de Papoche, la rebouteuse. Nini, elle était plutôt du genre à en attraper, quand elle était gamine. Elle n'a jamais manifesté d'intérêt particulier pour les plantes médicinales, hormis le chanvre, qu'elle s'est mise à fumer abondamment dès douze ou treize ans. Rouler des joints en cachette et jouer de la guitare avec les copains et les copines, c'était plus ça son truc, à Nini. Avec le dessin. Car elle dessine depuis toujours. Et elle dessine bien.

En fait, Nini elle en a quand même reçu un, de don. Un don extrêmement puissant. Celui de la beauté. Car elle est belle, Nini, oh peuchère ! Elle a toujours été la

plus belle, partout où elle allait. Au village, à l'école, partout.

Pour sûr, ça ne vient pas de moi, songe le sourcier. Elle tient ça de sa maman. Et ça ne lui a pas attiré que des bonnes choses, oh non !

D'aussi loin que Papoche se souvienne, tous les garçons lui ont fait les yeux doux, à sa Nini. Sans exception. Elle a toujours eu l'embarras du choix, en matière d'amoureux. Et elle en a choisi beaucoup. Mais pas toujours avec discernement, regrette-t-il. Il en a vu passer, des bellâtres avec du gel dans les cheveux, sur des mobylettes rafistolées. Il en a même réparé quelques-unes, des mobylettes.

Ça lui est tombé dessus trop tôt, à la petite, continue-t-il. Elle n'a pas su gérer l'effet qu'elle produisait sur les garçons. Un effet *blast*. Nini, c'était une bombe atomique lâchée sur un petit village du Vaucluse.

Elle a enchaîné les aventures jusqu'à la naissance de Zazette. Et puis, la grossesse l'a transformée, complètement. Papoche n'aurait pas cru que c'était possible. Il faut dire qu'à l'époque, leur relation était compliquée.

Nini ne fichait rien, passant son temps à sortir et à fumer des pétards. Alors, lorsqu'elle a annoncé qu'elle était enceinte et qu'elle entendait garder l'enfant, ça faisait beaucoup pour Marcel. Il ne comprenait pas pourquoi elle tenait tant à gâcher sa vie.

« Tu as seize ans et demi, Nini ! Il faut que tu reprennes les études ! Que vas-tu devenir ? Comment vas-tu l'élever, cet enfant ? Il est où, le père ? Hein ?

Il y a bien un papa quelque part, non ? Ne compte pas sur moi pour élever cet enfant à sa place, Nini, tu m'entends ? Tu entends ce que je te dis ? »

Nini l'entendait, bien sûr, à travers la porte de sa chambre. Comment aurait-elle pu faire autrement ? Il hurlait.

Le père de l'enfant ? Un gars de Marseille. La trentaine. Beau garçon. Elle s'en souvient assez vaguement. Elle ne l'a jamais revu, après cette nuit d'amour.

En fait de nuit d'amour, ça s'est passé dans une voiture, sur le parking d'une discothèque. Mais ça, Marcel n'a pas besoin de le savoir.

Angélique

Mamé Angélique, la maman de Papoche, coupait les verrues comme personne. Un drôle de don, en vérité. On venait la voir de tout le département, pour se les faire enlever. Papoche l'a vue faire, toute son enfance. Sa maman commençait par bredouiller quelque formule secrète entre ses dents, en fermant les yeux. On avait beau tendre l'oreille, on ne comprenait pas ce qu'elle disait. Mais il y avait de la religion, là-dedans, Papoche en est certain ! Quand sa prière était finie, mamé Angélique relevait les paupières, faisait mine de prendre la verrue et marchait d'un pas décidé vers la porte d'entrée. Debout sur le perron de la maison, d'un grand geste elle lançait la verrue contre le platane du jardin. Le malheureux arbre est encore tout couvert de broussins, sur tout le tronc et jusqu'aux plus petites branches. Toutes les verrues de la région sont là, grosses loupes sur l'écorce du pauvre diable. Les gamins, débarrassés du méchant bouton, couraient aussitôt en attraper d'autres à la piscine municipale.

En plus de couper les verrues, mamé Angélique était rebouteuse, réputée à cent-cinquante kilomètres à la ronde. Elle connaissait tous les simples et s'en allait faire de grandes cueillettes dans les collines. Elle revenait le soir, toute imprégnée de senteurs, avec dans son

sac des bouquets de fleurs médicinales : verveine sauvage, sauge, millefeuille, romarin, angélique bien sûr, sarriette, thym, camomille, armoise, mélisse, et bien d'autres. Au sous-sol de la maison, avec son alambic, elle confectionnait de petites fioles qu'elle vendait sur le marché de Bédoin. Ou bien elle séchait les feuilles, pour en faire des tisanes. Elle avait des remèdes pour tous les maux. Personne n'allait chez le médecin, dans la famille. En tout cas, pas avant d'avoir épuisé toutes les recettes de mamé. *Oh fan*, ça sentait bon dans la maison, du temps d'Angélique ! Une véritable herboristerie. Où avait-elle appris tout ça ? C'est là le mystère. C'est là le don.

Papoche ne se souvient pas d'avoir jamais vu sa mère malade. Elle a vécu en bonne santé, jusqu'à sa mort. Une bonne mort. Un jour, le cœur d'Angélique a cessé de battre. Comme le tic tac d'une horloge qui s'arrête. Tic tac tic... Et toc, c'est fini ! Propre et net. Juste après la naissance de Zazette.

La naissance de Zazette ? Quelle aventure ! C'était il y a quatre ans, déjà. Mais on est pas prêts de l'oublier, chez Papoche.

La naissance de Zazette

Un mois avant le terme prévu, alors qu'elle est seule à la maison avec mamé Angélique, Nini perd les eaux. Prise de panique, elle appelle sa grand-mère, occupée à distiller de la menthe et du romarin au sous-sol.

« Mamé ! Mamé ! J'ai perdu les eaux. Viens vite ! Il faut aller à la maternité. Papa a pris la voiture. Comment va t-on faire ?

— Déjà, Nini ? Mais le bébé est en avance ! Calme-toi, ma chérie. Allonge-toi. Je vais appeler une ambulance. Elle sera là dans quelques minutes. »

Marcel est parti en voiture faire le sourcier, dans une garrigue quelque part. Il n'y a aucun moyen de le joindre. En ce temps-là, on n'a pas encore de téléphone portable. Le bébé n'est censé naître qu'un mois plus tard, alors Marcel ne s'est pas méfié. Mamé Angélique compose le numéro de la clinique, mais découvre avec stupeur qu'il n'y a aucune tonalité dans l'écouteur. Elle essaie à nouveau. Rien. Pardi, il y a des travaux sur la ligne ! Les choses se compliquent un brin.

Les contractions commencent, à un rythme élevé. Ce bébé-là est décidément pressé de venir au monde, songe Angélique.

« Ma belle, je crois qu'il va falloir nous débrouiller toutes seules. Mais ne t'inquiète pas, ça va très bien

se passer. Je vais faire bouillir de l'eau, chercher des serviettes. »

Nini est en larmes. Jamais elle n'aurait imaginé, du haut de ses dix-sept ans, devoir accoucher à la maison, sans sage-femme et sans anesthésie. Elle est transie de peur.

« Ne t'en fais surtout pas, Nini, j'ai ce qu'il faut en bas. Mon mélange d'actée, de giroflier et de passiflore t'apaisera. C'est le cocktail que je recommande à toutes les femmes enceintes prêtes à accoucher. À la fois anxiolytique et sédatif. Tu m'en diras des nouvelles. »

La confiance inébranlable affichée par sa mamé à l'égard de Mère Nature a des vertus apaisantes sur Nini. La future maman parvient à se calmer un peu. Sous son apparente assurance, Angélique n'en mène pourtant pas large. La mamé s'y entend pour composer des remèdes, mais mettre un enfant au monde, c'est quand même une autre histoire.

« Lève la tête, Nini, s'il te plaît. Là. Avale-ça. Hop ! »

Angélique l'aide à avaler quelques gouttes de sa potion miracle. Nini se sent immédiatement mieux. Depuis qu'elle est toute petite, les décoctions de sa grand-mère lui font cet effet-là.

Angélique remonte ses manches et le travail d'expulsion du bébé commence sans tarder.

Lorsque Marcel revient à la maison, il trouve sa fille Nini allongée, une petite Zaza endormie sur son

ventre. Angélique est assise à côté. Les deux femmes sont épuisées, mais heureuses.

« Zaza est venue au monde comme une fleur, dit Angélique. Une fleur du Ventoux.

Le sourcier est planté là, avec ses bottes et sa salopette, complètement interloqué.

Eh bien mon fils, te voilà grand-père, poursuit-elle. Ça te fait quoi ?

Marcel n'est pas en état de parler, il contemple le bébé.

Elle est en parfaite santé. Et tu peux être fier de ta fille. Hein, Nini ?

— Tu as vu comme elle est jolie, papa ? dit Nini. C'est moi qui l'ai faite ! Tu comprends, maintenant ?

— Une belle petite gitane aux yeux marrons et aux cheveux noirs, reprend Angélique. Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as perdu ta langue ?

Marcel ne quitte pas des yeux le bébé, trop ému pour prononcer une seule parole.

C'est Nini qui a coupé le cordon. Toute seule. Comme une grande, dit Angélique.

— Papa, reprend Nini, que penses-tu de Zaza ? Comme prénom, ça te plait ? Papa ? Papa ? Tu m'entends ?

Puis, se tournant vers Angélique.

Mais qu'est-ce qu'il a ? »

La joie s'est installée dans la maison depuis l'arrivée de Zaza. Marcel a retrouvé la parole et s'est mis en congé de toutes ses activités. Depuis qu'il a vu cette petite frimousse de gitane, il bénit chaque jour sa fille

de lui avoir désobéi. Sans cela, il n'aurait jamais connu Zazette. Il en a les larmes aux yeux rien que d'y penser, le pauvre vieux. Quel idiot ! Mais que je suis *piche*, se répète-t-il. Quelle idée de me mêler d'affaires comme ça ! Un lourdaud comme moi !

C'est comme s'il avait rajeuni de dix ans, le sourcier. Il arrange la chambre du bébé, colle du papier-peint avec des flamants roses, accroche un mobile au-dessus du berceau. Il s'occupe de toute la partie technique, qui va de la tétine au siège auto, en passant par la poussette, les couches, le biberon, etc. Un vrai père de substitution.

Angélique se dévoue corps et âme à sa petite-fille Nini et à son arrière-petite-fille Zaza. Elle met à leur service toute sa pharmacopée. Toutes les fleurs du Mont Ventoux passent par ses alambics. Nini donne le sein à Zaza, qui tète avec entrain. Personne ne chôme, pas même Fougou, qui a doublé les tours de garde autour de la maison. Il vient régulièrement renifler le berceau de Zaza et observer sa petite sœur à travers les barreaux du lit.

Quelques jours après l'accouchement, Nini se réveille avec un gros *baby blues*. La jeune maman a des crises de larmes qui n'en finissent plus. Elle est triste, anxieuse. Elle se demande si tout ceci valait bien la peine, si elle saura s'occuper de son bébé. Elle regrette, elle dit qu'elle n'aurait pas dû.

Marcel est inquiet. De quoi parle-t-elle ? Il est si heureux, lui, avec sa petite-fille dans les bras. Il ne

comprend pas la réaction de Nini. On dirait qu'elle fait une dépression nerveuse.

« Mais enfin, Nini. Tu n'es pas contente ? Cette petite fille est une merveille. Pas vrai Zazette, que tu es une merveille ? Gouzi gouzi. »

Mamé Angélique se veut rassurante.

« Ce n'est rien, Marcel. C'est le contrecoup du stress de l'accouchement. C'est hormonal. Ce n'est pas sa faute, à Nini. C'est une réaction de son corps. Les hormones. C'est très fréquent chez les jeunes mamans. Les hommes n'y comprennent jamais rien. Mais j'y travaille, j'ai ce qu'il faut en bas. »

Et en effet, après une petite cure de gentiane, de fleur de moutarde et d'*arnica montana*, Nini est complètement requinquée et retrouve son sourire ravageur.

Les formalités

Toute à son bonheur ou à son *baby blues*, la petite famille néglige d'aller déclarer la naissance de Zaza à la mairie. Bien sûr, ils ignorent que le délai légal est de cinq jours. Peuchère, la petite a déjà trois semaines ! Les formalités administratives n'ont jamais été leur fort. Ils ne savent pas non plus que, si la déclaration de naissance n'est pas faite dans les temps, il va falloir passer devant le juge, recourir à un avocat et tout le bazar. Cerise sur le gâteau, la personne qui n'agit pas dans les délais risque une peine d'emprisonnement de six mois, en plus d'une amende salée.

Ce n'est qu'à la mairie, en allant se renseigner auprès des services compétents, que Nini réalise la gravité de la situation. Elle décide alors de mentir sur la date de naissance de Zaza. De toute façon, vu que ça s'est passé en famille, à la maison, ils sont les seuls à en connaître le jour exact. Le véritable anniversaire de Zaza n'est donc pas celui qui figure sur sa carte d'identité. Elle est née, en réalité, quatre semaines plus tôt.

Nini trouve que cet artifice administratif tombe bien.

« Puisque Zaza est née presque un mois avant le terme prévu ! Elle aurait dû naître ces jours-ci, justement. »

La date figurant sur la carte d'identité de Zaza devient donc, de l'avis général, sa date d'anniversaire, la seule, l'unique.

La *routo*

Dans la cour sale du mas, Matteo joue avec Pêche, sa chienne aux yeux vairons. Sa Mai-grand regarde la télévision dans la cuisine, en fumant des cigarettes. Ses oncles Giavo et Bastiao sont partis avec la camionnette. S'ils portent des prénoms italiens, c'est que leur famille est originaire du Piémont. Leurs ancêtres sont venus de l'autre côté des Alpes, pour travailler dans la Crau. Ils étaient pâtres et chaque été, ils faisaient la *routo*.

La *routo*, c'est la grande transhumance pédestre, qui emmène troupeaux et bergers, sur des centaines de kilomètres, à travers la Provence et les Alpes du Sud. Elle prend fin vers le milieu du vingtième siècle.

Ces migrations pastorales ont lieu en début d'été et permettent aux moutons du bord de mer de monter vers les pâturages d'altitude. Fuyant les grosses chaleurs du littoral, les ovins jouissent dans les hauteurs d'une herbe abondante et d'un climat plus frais. Et ce, jusqu'en automne. Ensuite, tous *démontagnent* avant les premières neiges et regagnent les bergeries des plaines, où les brebis mettent bas.

Les moutons de la *routo* sont essentiellement des mérinos d'Arles, animaux de petite taille, résistants et capables d'endurer le voyage. Les boucs, dits *menons*, mènent le troupeau. Les chiens du berger jouent un